

LA

TRIBUNE

MÉCANIQUE

COURS D'ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE

PAR

VIBERT ET BERNE-BELLECOUR





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

MDCCCLXXII

LA

TRIBUNE MÉCANIQUE

COURS D'ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL, le 8 mai 1872.

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC.

/7

LA

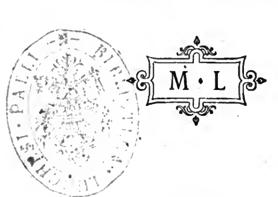
TRIBUNE

MÉCANIQUE

COURS D'ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE

PAR

G. VIBERT ET BERNE-BELLECOUR





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

PERSONNAGES

BOUCHER-DUBONNET	MM. Geoffroy.
ROSTOGNAC	Brasseur.
DE LA CLOTURE	Gil Pérez.
BORNICHE	Lhéritier.
LE DUC DE LA BUTTE-JONVEL[1]	Hyacinte.
GANDIN DE LA HAUTE-CREUSE	Priston.
CERVELET	Pellerin.
LE PRÉSIDENT	René-Luguet.
1er DOMESTIQUE	Ferdinard.
2e DOMESTIQUE	Maillard.

Deux Assesseurs, deux Secrétaires.

Pour la mise en scène et la musique, s'adresser à M. Valaire, régisseur-général au Théâtre du Palais-Royal.

LA

TRIBUNE MÉCANIQUE

Le théâtre représente un salon. — Au fond la table du président. — Au premier plan et face au public la tribune mécanique. — Deux tables avec tapis à droite et à gauche. — Quatre siéges.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT, installé dans son fauteuil, CERVELET, allant et venant, donnant des ordres. Deux assesseurs assis près du président. — Deux secrétaires et deux domestiques.

CERVELET.

De l'huile, de l'huile, mettez de l'huile. (Au secrétaire.) Ici, monsieur le secrétaire, ici. (Il le fait asseoir à gauche.) — (Regardant dans la salle.) Les salons sont pleins. Tous nos collègues sont arrivés. — Messieurs, j'ai bien l'honneur.. on va commencer. (Il fait asseoir un autre secrétaire à droite.) Là, monsieur, là.

LE PRÉSIDENT.

Cervelet, mon cher Cervelet?

CERVELET.

Mon cher président.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez aucune inquiétude pour la petite mécanique?

CERVELET.

Aucune, mon cher président, aucune.

LE PRÉSIDENT.

Si les orateurs faisaient la culbute chez moi, ce serait désobligeant.

CERVELET.

Ils ne feront pas la culbute, mon cher président, ils ne feront pas la culbute. J'ai essayé la bascule moi-même ce matin pendant deux heures, ça monte, ça descend! ça va comme sur des roulettes! (Au public.) Je suis excessivement ému. — C'est moi qui ferai ce soir le premier l'essai de ma tribune à bascule... c'est là que tout à l'heure je prononcerai mon grand discours... sur les matières premières... Les matières premières...

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! Qu'est-ce que vous faites? La séance n'est pas ouverte, allons, allons.. descendez... descendez... bien. Maintenant j'ouvre la séance et je me donne la parole pour le petit discours d'ouverture. Messieurs, je constaterai d'abord l'immense et légitime succès de notre société. Répandre le goût des affaires publiques, favoriser le développement de l'éloquence parlementaire, tel est le but pour lequel je vous ai prêté mes salons. Nous avons recueilli cent cinquante-deux adhésions. Nous tenons ce soir notre première réunion.. Et je vois déjà, fidèles et assidus, installés à leur place, nos cent cinquante-deux adhérents. Et maintenant, messieurs, notre collègue, l'honorable monsieur Cervelet, ingénieur des plus distingués, a offert à la réunion une tribune à bascule dont il est l'inventeur. Notre éminent collègue va faire connaître à la réunion l'ingénieux mécanisme de cette tribune. La parole est à monsieur Cervelet.

CERVELET, parlant sur le devant de la scène.

Mes chers collègues, chacun de vous, en entrant ici, a reçu des mains d'un domestique, un certain nombre de balles de plomb. Vous vous êtes bien certainement demandé : Pourquoi ces balles de plomb?.. Je vais vous le dire. — A la partie inférieure de chacun de vos fauteuils, s'ouvre l'orifice d'un petit conduit. Tous ces petits conduits aboutissent dans le sous-sol à un gros tuyau collecteur, comme toutes les bran-

ches d'un arbre aboutissent au tronc de cet arbre. Le tuyau collecteur conduira toutes ces balles dans un récipient placé sous le plancher de la tribune... lequel plancher est mobile... retenez bien cela. La réunion se composant de 152 membres, la majorité est de 77... Or le poids calculé de 77 balles suffira à faire basculer le plancher... Une trappe aussitôt s'ouvrira, et l'orateur englouti disparaîtra. Les immenses avantages de cette invention, vous les comprendrez. Plus d'interruptions blessantes, plus d'injures, plus d'invectives; un discours fatigue ou déplaît, on fait glisser dans le petit conduit les petites balles de plomb et l'orateur est supprimé. Ce n'est pas tout, mes chers collègues... ma tribune à bascule en même temps qu'elle engloutit l'orateur N°. 1, fait surgir l'orateur N° 2. Messieurs les orateurs attendent en bas dans le sous-sol, classés par ordre d'inscription. J'ajouterai que ma tribune ne présente aucun danger... et pour le prouver je me suis fait inscrire le premier... Monsieur le président, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien m'accorder la parole.

LE PRÉSIDENT.

En effet, vous êtes inscrit le premier. Nous avons six inscriptions : monsieur Cervelet, monsieur Gandin, de la Haute-Creuse, monsieur Borniche, monsieur le duc de la Butte-Jonvel, monsieur de la Clôture, monsieur Rostognac, monsieur Boucher-Dubonnet. En tout sept orateurs. La parole est à monsieur Cervelet.

CERVELET.

Mon rôle d'inventeur est terminé; mon rôle d'orateur commence (*Il monte à la tribune, un domestique apporte un verre d'eau sucrée. Cervelet ouvre son portefeuille, et tire des papiers, des journaux, boit : Hum ! hum ! et commence.*) Messieurs, nous allons aborder ce grand débat sur les matières premières. (*Se campant avec une certaine solennité et avec importance.*) Les matières premières...

On entend un roulement formidable. Cervelet disparaît, abîmé dans une trappe. — Par une autre trappe en même temps paraît à la tribune M. Gandin.

LE PRÉSIDENT.

Ça marche très-bien, messieurs, ça marche très-bien.

SCÈNE II

LE PRÉSIDENT, GANDIN, de la Haute-Creuse.

LE PRÉSIDENT.

La parole est à monsieur Gandin de la Haute-Creuse.

GANDIN.

Messieurs, mon grand-père était député, mon père était député, je serai député, je l'espère, mon fils sera député, le fils de mon fils sera député et ainsi de suite. Quant j'étais petit, je ne jouais pas au soldat, non. Papa m'avait acheté une petite tribune.. et je jouais au député. Je suis avant tout un homme pratique. Je suis tout-à-fait indifférent à la forme du gouvernement. Je m'accommoderais aussi bien d'une république qui se rapprocherait de la monarchie que d'une monarchie qui s'éloignerait de la république. Je suis, je vous le répète, un homme pratique. Mon père m'a dit : Mon fils, quand tu me succèderas, quand tu entreras à la chambre, prends une spécialité, et si tu veux m'en croire, prends le drawbach, c'est une bonne question, personne n'y comprend rien, et pour peu que l'on ait l'air d'y comprendre quelque chose, on se fait tout de suite une situation dans une assemblée. — J'ai suivi les conseils de mon père, j'ai étudié le drawbach, je l'ai étudié à fond, et maintenant je sais ce que c'est... Oui, messieurs, vous avez devant vous un homme qui sait ce que c'est que le drawbach et qui va avoir l'honneur de vous dire ce que c'est... Le drawbach, messieurs...

Bruit de balles. — Gandin disparaît et par le jeu de la bascule est remplacé par Borniche.

LE PRÉSIDENT, avec désespoir.

Je ne saurai donc jamais ce que c'est que le drawbach !

SCENE III

LE PRÉSIDENT, BORNICHE.

Monsieur Borniche paraît à la tribune.

LE PRÉSIDENT.

La parole est à monsieur Borniche.

BORNICHE.

Messieurs, le service militaire obligatoire c'est bien, l'instruction primaire obligatoire, c'est bien encore; mais le service conjugal obligatoire, ce serait encore mieux... Il faut décréter le mariage forcé... Interrogez toutes les mères de famille... toutes avec tristesse, vous répondront que la jeunesse renâcle de plus en plus devant le mariage. Le nombre des célibataires augmente dans des proportions funestes. Organisons, je le répète, le service conjugal obligatoire. Dans la pratique, rien de plus simple. Tout homme de la taille de 1 mètre 42 centimètres, sera soldat à vingt ans et mari à vingt-sept. Il y aura naturellement des conseils de révision pour le mariage comme pour l'armée. Tout individu reconnu propre au mariage devra être pourvu d'une femme légitime dans un délai de neuf mois. La force publique recherchera et saisira les réfractaires du mariage... Ils seront ramenés de brigade en brigade au chef-lieu de canton et mis en prison... aux galères! Oui, aux galères! Ce n'est pas tout, messieurs, une prime de 5.000 francs sera acordée par l'Etat chaque fois que des époux feront la déclaration que leur union a été bénie par le Ciel. Si bien que des époux dont les unions auront été bénies vingt fois par le Ciel, — cela se voit encore dans les campagnes, — recevront une somme totale de 100.000 francs. Telles sont, messieurs, les dispositions générales de mon projet. J'entre maintenant dans une discussion approfondie...

Bruit de balles. — L'orateur disparaît. — Paraît le duc de la Butte-Jonvel.

SCÈNE IV

LE PRÉSIDENT, LA BUTTE-JONVEL.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez la parole, monsieur le duc.

LA BUTTE-JONVEL.

Messieurs, par l'entrebâillement de la trappe, j'ai entendu le discours de l'honorable préopinant, et je me plais à rendre à son talent un éclatant hommage; mais je suis tout-à-fait opposé au mariage forcé. Conservons le mariage, mais le mariage renouvelé, le mariage rafraîchi, le mariage attrayant, le mariage avec permutation. Un officier du quatrième de ligne s'ennuie au quatrième de ligne; il rencontre un officier du soixante-dix-huitième de ligne qui s'ennuie au soixante-dix-huitième de ligne. Ces deux officiers, avec l'autorisation du ministre, permutent. L'Etat n'y perd rien, il a toujours deux officiers. Voilà ce que je veux pour le mariage, quelque chose comme le roulement dans les tribunaux... ou les relais de la poste. — Exemple : Paul s'ennuie avec Adèle, Edouard s'ennuie avec Ernestine. Paul transfère Adèle à Edouard qui lui transfère Ernestine. L'Etat n'y perd rien. Il a toujours deux maris, et deux bons maris au lieu de deux mauvais; deux maris ardents et passionnés au lieu de deux maris refroidis et découragés. Maintenant, bien entendu, à chacun ses œuvres. Tous les cinq ans, il y aurait sur toute l'étendue du territoire une révision quinquennale de la paternité. Vous connaissez l'article du code : « La femme doit obéissance et fidélité à son mari. » Je le modifie ainsi qu'il suit : « La femme doit fidélité et obéissance à son mari, excepté de deux à quatre heures de l'après-midi. » Telle est la base de mon système. Je ne sais pas quelle objection on pourrait faire, quelle réponse on pourrait trouver...

Roulement des balles. — L'orateur disparaît.

LE PRÉSIDENT.

La voilà la réponse : je le regrette cependant, c'était assez gentil. Allons à un autre, à un autre.

Paraît à la tribune monsieur de la Clôture très-vieux, tout cassé.

SCÈNE V

LE PRÉSIDENT, DE LA CLOTURE.

A peine à la tribune, De la Clôture est pris d'une violente quinte. — Un domestique se précipite, lui apporte un verre d'eau sucrée. De la Clôture veut boire, avale de travers, étrangle. — Reprise plus furieuse de la quinte.

LE PRÉSIDENT.

Quelque chose de chaud... apportez-lui quelque chose de chaud. (A De la Clôture.) Qu'est-ce que vous voulez, mon respectable ami?

DE LA CLOTURE, entre deux quintes.

De la gomme, de la gomme.

LE PRÉSIDENT.

C'est bien. De la gomme, Emile, de la gomme.

DE LA CLOTURE, réussissant à placer quelques paroles entrecoupées au milieu de sa toux.

Pardon, messieurs, mais, grande humidité dans ce sous-sol. — Soixante-dix-huit ans... un vieil asthme... La rapidité vertigineuse de cette ascension...

Il tousse.

LE PRÉSIDENT.

Aidez-vous des reins. — Remettez-vous, mon cher collègue, nous attendrons... Buvez.. buvez...

DE LA CLOTURE, buvant.

Ah! je me remets, ça va mieux... Je demande pardon à mes collègues... Je suis touché (Le président lui donne sa chaufferette.) Merci, mon ami. (Il continue à tousser un peu, très-peu, défait la sangle d'un gros dossier de brochures, de papiers et de journaux qu'il a apporté avec lui. Il

ouvre le dossier.. Il en tire une calotte de velours noir, un cache-nez. Il s'en enveloppe.) Pardon, excuse, messieurs, mais mon asthme, les courants d'air... J'ai l'habitude à la tribune... Ah ! me voilà bien, très-bien... (Sa figure est épanouie. — Il range des papiers devant lui.) Je commence, messieurs, je commence; après avoir remercié mes collègues des égards qu'ils m'ont témoignés; je vais soumettre à mes collègues... un projet de loi en faveur des petites blanchisseuses...

Roulement de balles. — L'orateur disparait.

SCÈNE VI

LE PRÉSIDENT, ROSTOGNAC.

ROSTOGNAC, (très-violent, très-impétueux, un accent du midi très-prononcé.)

Citoyens, au nom des contrées méridionales et vinicoles, les seules qui aient de l'importance à mes yeux, au nom du département qui se fera un jour l'honneur de m'envoyer à l'assemblée pour y défendre les intérêts sacrés de la société et des vins du midi, je proteste contre la scandaleuse invention de cette scandaleuse tribune, que je ne craindrai pas de qualifier de paralysie du droit parlementaire. Je signale à la vindicte publique le nom de son (Avec le plus grand mépris.) inepte, stupide et grotesque inventeur, (Avec le plus grand respect.) l'honorable monsieur Cervelet. Cela dit, citoyens, je commence et je m'écrie : Eh ! quoi, des impôts, encore des impôts toujours des impôts... et quels impôts !... car enfin, à la rigueur, dans une certaine mesure, j'admets les impôts, que l'on propose; des impôts sur la soie, sur la laine, j'y souscris, j'y souscris ! sur les fers, sur les sucres, j'y souscris, j'y souscris ! sur les revenus, sur les billards, sur les pianos, sur les chiens, sur les actions, sur les chats, sur les obligations, sur les rhumes de cerveau, sur les allumettes, sur les indigestions, j'y souscris encore ! j'y souscris encore ! des impôts sur les vins de Bordeaux, sur les vins de Champagne et de Bourgogne, sur les vins de Suresnes et d'Argenteuil, j'y souscris toujours !... j'y souscris toujours !.. Mais ne touchez pas aux vins du midi... Citoyens, ne touchez pas aux

vins du midi... Membre de toutes les sociétés œnophiles et de tous les comices vinicoles, je sais mieux que n'importe qui ce que c'est que les vins du midi... Ainsi moi, j'ai quatre hectares de vigne dans ma propriété aux environs de Béziers. Mes vignes me donnent de ce raisin connu sous le nom de teinturier ou gros noir. Si je voulais faire du vin tout bonnement avec ce raisin, ce ne serait pas buvable, ça ne se vendrait pas; du temps de mon père, ça se donnait aux personnes que l'on voulait empoisonner. Mais la science a fait des progrès... Je le tripote mon gros noir... j'y ajoute un peu de sucre d'amidon, pas mal de carbonate de soude, du tannin, une forte dose de dissolution de bois de campèche... Je triture tout cela, je réalise une liqueur épaisse et visqueuse, j'ajoute 14 litres d'eau pour un litre de cette liqueur... et j'obtiens alors un vin qui lutte avantageusement sur les marchés anglais avec les Saint-Emilion, les Saint-Julien et les Pontet-Canet... Eh bien, ce vin dont la manipulation me revient à 17 ou 20 centimes, je puis vous en offrir à 2 f. 30 la bouteille, rendu à domicile... Il me reste encore huit pièces de l'année 1864.

LE PRÉSIDENT.

Je ferai observer à l'honorable orateur qu'il n'est pas ici pour placer ses vins.

ROSTOGNAC.

J'ai pour habitude de ne jamais tenir compte des observations du président, et je continue... voici un échantillon de mon vin de 1864. Il est excellent. (Il tire de sa poche un petit flacon.) Regardez, voyez la couleur. (Bruit de balles.) Oh ! oh ! j'entends les petites balles, mais je ne m'en irai pas. (Les balles continuent à rouler.) Non !

Il disparait, on ne voit plus que les mains. — Parait Boucher-Dubonnet.

LA VOIX DE ROSTOGNAC.

Je proteste ! je proteste !

Boucher-Dubonnet, les bras croisés, dans une pose magistrale, attend.

LE PRÉSIDENT, aux domestiques.

Décrochez l'orateur.

LA VOIX DE ROSTOGNAC.

Le midi appréciera.

On entend un bruit sourd comme celui d'un corps qui tombe.

SCÈNE VII

LE PRÉSIDENT, BOUCHER-DUBONNET.

BOUCHER-DUBONNET.

Messieurs, je viens discuter devant vous la grande question de la réorganisation de l'armée, j'aborde ce débat dans les meilleures conditions d'impartialité, car étant parfumeur, je suis totalement étranger aux questions militaires. Arrière la routine! arrière les hommes spéciaux, les hommes pratiques! Il faut constituer l'armée sur des bases absolument nouvelles et entièrement démocratiques; d'abord cela va sans dire, plus d'armée régulière, — voilà mon point de départ. Tout le monde est soldat, et personne n'est soldat. Quand la guerre est déclarée, le peuple entier se lève, le voilà levé — Il est debout — c'est l'affaire d'une heure ou deux — Chacun d'ailleurs est prêt pour la guerre — et c'est là une des bases essentielles de mon projet — des insurrections trimestrielles organisées et réprimées par le gouvernement, accoutumeront dès le plus bas âge tous les citoyens au maniement des armes à feu. Quant à l'uniforme, je réalise à la fois un progrès et une économie; je le supprime radicalement. Plus d'uniforme! Chacun s'habillera comme il lui plaira et se servira du fusil dont il aura pris l'habitude. Les chefs... je voudrais pouvoir les traiter comme l'uniforme, les supprimer aussi; ce serait alors l'armée vraiment égalitaire... mais les esprits ne sont pas mûrs pour une telle réforme. Il faut faire ce sacrifice à la routine... j'admets provisoirement des chefs, mais je les veux tous à l'élection, depuis le maréchal jusqu'au caporal... Je les veux responsables et constamment révocables. Je leur accorde tous les droits autoritaires, excepté celui de donner des ordres. Ils ne pourront adresser aux soldats que des sommations courtoises, fraternelles, raisonnées et contractuelles. La cavalerie, il y a encore dans la cavalerie quelque chose qui choque le principe d'égalité. Pourquoi un cheval à cet

homme et pas de cheval à cet autre homme. Cependant la cavalerie rend quelques services spéciaux. Je n'hésite pas à le reconnaître et je conserve la cavalerie. Je la conserve et la constitue par un appel à tous les hommes d'énergie, de cœur et d'intelligence, sachant monter à cheval. Vous avez du cœur, de l'énergie, de l'intelligence, vous savez monter à cheval... vlan, vous voilà dans la cavalerie. Quand l'armée établie sur ces bases solides se trouve en présence de l'ennemi, on procède à l'élection du général en chef. Le vote a lieu au scrutin secret; le commandant est élu pour vingt-quatre heures.

LE PRÉSIDENT.

C'est beaucoup... vingt-quatre heures!

BOUCHER-DUBONNET.

Mettons-en douze. Le commandant en chef est toujours accompagné de vingt commissaires civils armés jusqu'aux dents, et autorisés à lui brûler la cervelle au premier soupçon, pas au second; au premier soupçon, pan, il a son affaire. Quant à l'artillerie, elle est supprimée. Je la remplace par des décrets énergiques.

On entend un bruit dans le dessous, Boucher-Dubonnet s'interrompt.

LE PRÉSIDENT.

Continuez.

BOUCHER-DUBONNET.

C'est que... (Il oscille légèrement de bas en haut.) C'est que le plancher cède... Eh bien! eh bien!

Il disparaît. — Reparaît Rostognac.

ROSTOGNAC.

C'est moi. J'ai fait marcher la petite mécanique... Et je reviens... Voici un échantillon de mon vin de 1868.

GANDIN, reparaissant.

Le drawback... Messieurs, voilà ce que c'est que le drawback... Un négociant...

LE PRÉSIDENT.

Mais qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce que c'est?

CERVELET, entrant par la porte avec désolation.

La mécanique est cassée, la bascule ne marche plus.

LE DUC, reparaissant.

Oui, messieurs le mariage avec permutation...

BORNICHE, reparaissant.

Le mariage forcé, messieurs, le mariage forcé. Je ne sors pas de là... Nous avons les travaux forcés... nous avons la carte forcée...

De la Clôture reparaît. Il est pris d'une quinte terrible et se met à tousser au milieu des quatre orateurs qui parlent en même temps. Puis tous les six se poussent, se bousculent, et continuent leurs discours chacun pour leur compte pendant que M. de la Clôture tousse à rendre l'âme.

CERVELET, désespéré.

Levez la séance, monsieur le président.

Le président sonne à tour de bras et se couvre.

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC